

fiers de serrer la main de ces héros, comme si, à ce contact, une étincelle de leur gloire, les eût, eux aussi, éclairés.

Et ces étudiants exubérants de gaieté et de patriotisme, qui détellent les chevaux de la voiture pour traîner en triomphe le commandant Marchand au champ de foire où l'attend un banquet monstre de quatorze cents couverts; ces tables qui s'effondrent sous les spectateurs juchés afin de mieux acclamer leurs héros, et ce retour du banquet à travers les rues de Thoissey, promenade triomphale où chacun veut encore embrasser l'ancien petit clerc de l'aimable notaire M. Blondel, qui perdit tant de temps à lui inculquer jadis, sans résultat hélas! quelques éléments de procédure. Marchand, pas plus que Xavier Privas, n'était né pour les paperasses.

Voilà des fêtes qui nous réconfortent et nous consolent de bien des hontes.

Le 27 juin, les anciens élèves de Thoissey acclamaient encore leur ancien camarade et Marchand se voyait de nouveau fêté, dans l'intimité cette fois du vieux collège, par des amis fiers de sa gloire.

Une chose m'a frappé dans ces deux officiers, Marchand et Baratier, avec qui j'ai vécu deux journées, celle du lundi surtout, tout à fait intime; c'est leur belle figure ouverte, crâne, terriblement dure quand elle réfléchit, pleine de charme quand elle sourit; ces yeux perçants comme l'acier, profonds, qui vous dévisagent, vous analysent, vous comptent, noirs de jais chez Marchand, bleus chez Baratier comme son uniforme, des yeux qui devaient fasciner, terrasser les chefs africains, et qui font comprendre comment ces officiers ont pu, sans s'en douter, accomplir de si grandes choses, des yeux enfin qu'on n'oublie jamais.

Et tandis que Thoissey recevait en triomphe son enfant